

**kenneth  
white**

**LA  
ROUTE  
BLEUE**

**LE MOT ET LE RESTE**



**kenneth  
white**

**LA  
ROUTE  
BLEUE**

traduction de  
MARIE-CLAUDE WHITE

**LE MOT ET LE RESTE**



Pour tous ceux, pour toutes celles  
que tente le dehors, pour le grand  
fleuve et la côte fracturée, pour le  
monde multiple retrouvé.



Neuf stèles  
sur un chemin  
de (re)naissance,  
de reconnaissance

« Le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation. »

Michel de Montaigne

« À tout prix et avec tous les airs, même dans des voyages métaphysiques. »

Arthur Rimbaud

« Ce qui caractérise notre époque, c'est qu'elle est fade – fade comme la littérature. Il nous faut pénétrer dans un nouveau monde, afin d'y connaître une liberté de mouvement, une fraîcheur. »

William Carlos Williams

« Moi je suis Peau-Rouge, ventre bleu, tête d'or... Je pars, je fous le camp, je prends le maquis... le maquis de l'âme. »

Joseph Delteil

« La vraie culture ne peut s'apprendre que dans l'espace... Culture dans l'espace veut dire culture d'un esprit qui ne cesse pas de respirer et de se sentir vivre dans l'espace, et qui appelle à lui les corps de l'espace comme les objets de sa pensée. »

Antonin Artaud

« Il lui faut s'en aller toujours un peu plus loin, c'est là son seul pays. »

Georges Bataille

« Âme bleue, obscur voyage. »

Georg Trakl

« L'étranger n'erre pas, dénué de toute destination, désemparé, de par le monde. Il marche vers le lieu où il pourra trouver demeure. »

Martin Heidegger

« La voie s'accomplit. La neige tombe en mille flocons. Plusieurs rouleaux de montagne bleue viennent d'être peints. »

Shôbôgenzô

# PRÉFACE À LA NOUVELLE ÉDITION

Publié en 1983, ce livre célèbre cette année son trentième anniversaire. Au cours de ces années il a été traduit en plusieurs langues. Des individus et des groupes de diverses origines ont suivi cette « route bleue » à leur tour, relatant leur expérience dans des vidéos, des carnets et des livres. Bref, on peut peut-être se risquer à dire que la « route bleue » est en train de devenir, à sa manière, une « voie-de-vie ».

Si je dis « à sa manière », c'est que le livre se situe en dehors du brouhaha habituel, dans un espace à la fois plus large et plus respirant.

De quoi s'agit-il donc ?

De voyage, certes. En termes géographiques, de Montréal au Labrador en longeant la rive nord du Saint-Laurent. Mais d'un voyage plutôt particulier, d'un vagabondage un peu spécial.

« Qui sont-ils, ces voyageurs ? » se demande Rilke dans un des rares grands poèmes du xx<sup>e</sup> siècle, les *Élégies de Duino*.

Quand on parle de voyage, surtout dans le contexte américain, la référence la plus fréquente depuis un certain temps est le livre de Jack Kerouac, *Sur la route*, où la naïveté primaire le dispute au désespoir précoce, en passant par une vague religiosité sentimentale. Mais, restant toujours dans le contexte américain, derrière la route, Highway 66 ou autre, du Breton déboussolé que fut Kérouac, il y a la « route ouverte » de Walt

Whitman, le Hollandais planant de Manhattan, qui, au moins au début de son cheminement, sentait l'« esprit du monde » souffler sur l'espace du continent. Cette « route ouverte » s'est fermée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les États-Unis ne connaissant dorénavant, quelques voix dans le désert mises à part, que trivialités criardes et sordides impasses. Mais avant Whitman, il y a la « route rouge » des premières nations, qui a commencé dans une zone d'ombres et de brumes de l'autre côté du détroit de Bering avant de rencontrer sa fin abrupte et sanglante à Wounded Knee, point culminant du génocide amérindien du ridicule nommé Nouveau Monde.

Nous approchons là de la route bleue, dont le contexte est un « culturocide » universel, un désastre dont personne, sauf un poète ici et là, n'a jusqu'à présent saisi toutes les coordonnées et encore moins ouvert d'autres perspectives. Cela est dit dans un esprit de clairvoyance froide, sans aucune nostalgie pour d'anciens cadres, d'anciennes identités.

Celui qui voyage sur la route bleue est un « nomade intellectuel ». Le nomade intellectuel a deux cousins : le « loup des steppes » de Hesse, et l'« étranger » de Camus. Mais il a ses spécificités. Le nomade intellectuel n'est ni l'intellectuel platonicien idéaliste, ni l'intellectuel sartrien engagé, ni l'intellectuel médiatique passe-partout qui commente à la petite semaine les événements socio-politiques. Il sort de l'arène, il traverse des territoires physiques, mentaux, culturels, afin d'ouvrir un espace, cet espace que j'ai fini par appeler « géopoétique ». Pas question, bien sûr, de présenter longuement ici le nomadisme intellectuel et la géopoétique. Le lecteur qui voudra pénétrer dans ces domaines de manière plus détaillée pourra se

reporter à d'autres livres qui jalonnent mon parcours mental, *L'Esprit nomade* et *Le Plateau de l'Albatros*.

Revenons à notre route bleue. Outre, bien sûr, un itinéraire marqué par des incidents, des rencontres, des sensations, comme tout voyage bien conçu, bien vécu, on peut y lire les errances de l'esprit européen depuis la fleur bleue des romantiques, on peut y toucher de près une Amérique d'avant les États-Unis, on peut y tracer les lignes d'une topologie inédite.

Si le voyageur de la route bleue est sans idéal et sans engagement immédiat (il sait à quoi mènent les interventions trop hâtives), il est aussi sans espoir, ce qui signifie, en toute logique, qu'il ne peut jamais être désespéré. Son état d'esprit est celui d'une allégresse lucide.

Quand j'étais jeune adolescent sur la côte ouest de l'Écosse, le poète-penseur dont je me sentais le plus proche était un certain John Milton. Dans un de ses essais, ce républicain cosmologue dit ceci : « Nombreux sont ceux qui s'occupent de circonstances, rares ceux qui remontent aux principes. Ô terre, terre, terre ! » Cela m'avait profondément marqué.

Remonter aux principes...

Les principes, ici, sur la route bleue, sont élémentaires, radicaux et extrêmes.

Ils ont pour noms roche, vent, pluie, neige, lumière.

Il s'agit, passage après passage, d'entrer en dernier lieu dans le grand rapport.

C'est sur les routes bleues du monde que recommence, avec tout le reste, la vraie littérature.

K. W.

*Côte nord de la Bretagne*

*Hiver 2013*



# PRÉFACE À L'ÉDITION ORIGINALE

Le Labrador. C'est l'année de mes onze ans que ce pays, la terre que Dieu donna à Caïn, comme le désigna le capitaine Cartier, me fit signe. Cela, je le dois à un livre et aux images qu'il contenait: des Indiens, des Esquimaux, des montagnes, des poissons et des loups blancs hurlant à la lune.

C'est ainsi que, dès l'enfance, des images se gravent dans votre esprit (vous pouvez vous estimer heureux que ce soit des images comme celles-là) et que, trente ans plus tard, vous les poursuivez toujours, après avoir effectué dans l'intervalle diverses excursions, plus ou moins hasardeuses, plus ou moins fertiles, dans les champs de la vie et de la connaissance.

Voilà comment je me suis aventuré sur cette route bleue.

Mais qu'est-ce qu'une route bleue? me direz-vous. Je n'en sais trop rien moi-même. Il y a le bleu du grand ciel, bien sûr, il y a le bleu du fleuve, le majestueux Saint-Laurent, et, plus loin, il y a le bleu de la glace. Mais toutes ces notions, ainsi que quelques autres qui me viennent à l'esprit, si elles parlent à mes sens et à mon imagination, sont loin d'épuiser la profondeur de ce « bleu ».

Ce serait donc quelque chose de « mystique »?

Je ne voudrais pas me laisser entraîner ici dans des élucubrations sur ce mot par trop malmené (quelque

chose de beaucoup plus vif, de beaucoup plus vigoureux nous sollicite).

Mais si je laisse ma pensée s'attarder un instant dans ces sphères, certaines traditions anciennes me reviennent en mémoire: celles, en particulier, où l'on parle du mystique « itinérant » et où l'on dit que l'homme prisonnier de l'« exil occidental » pourra trouver l'« Orient » par le passage du Nord.

Peut-être la route bleue est-elle ce passage parmi les silences bleus du Labrador. Peut-être l'idée est-elle d'aller aussi loin que possible – jusqu'au bout de soi-même – jusqu'à un territoire où le temps se convertit en espace, où les choses apparaissent dans toute leur nudité et où le vent souffle, anonyme.

Peut-être.

La route bleue, c'est peut-être tout simplement le chemin du possible?

De toute façon, je voulais sortir, aller là-haut et voir.

*K.W.  
Côtes-du-Nord,  
Printemps 1983*

# LA LUNE À MONTRÉAL

« Nous, qui avons tellement d'espace et si peu de temps, nous nous ferons nomades. »

Annie Lebrun

– Un œuf tourné, toast, café!

Là dehors, Montréal. Les rues et le fleuve. J'en entends la rumeur. Et là-bas, tout au fond, vaste beauté qui dort, le Labrador.

Sitôt mon petit-déjeuner terminé, je commence à m'enquérir du Labrador. Au Voyageur Terminus, je décroche l'un de ces téléphones qui donnent des renseignements et, comme si j'avais onze ans, je demande :

– S'il vous plaît, comment est-ce qu'on va au Labrador ?

– Où ça ?

– Au Labrador.

– Au Labrador !

– Mais oui, au Labrador !

– Monsieur, c'est un joke ou quoi ?

– Un quoi ?

– Un joke, une blague.

– Non, c'est sérieux.

– Alors vous êtes fou.

– Pardon ?

– Monsieur, d'où venez-vous ?

– De France.

– Je me disais bien. Monsieur, chez vous, vos provinces sont collées les unes aux autres. Ici, c'est pas pareil.

– D'accord, mais on peut aller au Labrador, oui ou merde?

– Monsieur, je n'en sais rien. Je réponds à des questions précises.

Et elle me raccroche au nez.

Qu'est-ce que ça a d'imprécis, le Labrador? Ce n'est tout de même pas une création de mon esprit! C'est un endroit, non? Et si c'est un endroit, ça veut dire qu'on peut y aller, il me semble. Ou du moins s'en approcher, avancer dans cette direction, pas vrai? Eh bien, non, apparemment.

C'était comme si j'avais posé une question métaphysique dans un congrès de logiciens positivistes.

– Est-ce que le paradis existe?

– Flanquez-nous ce dingo dehors!

Je glisse une pièce dans une fente qui se trouve là, et je regarde la télé un moment. Ça me donne le temps de mettre au point la prochaine manœuvre.

Il faudra être plus subtil, y mettre plus de formes.

J'entre dans un café et j'engage la conversation avec la serveuse. Je prépare le terrain avec soin. Elle sait que je viens de France, que j'ai débarqué hier à Montréal, elle connaît tous les détails du voyage en avion, je lui parle du gros Boeing et de tous les passagers, et je suis même déjà remonté dans le passé jusqu'au général de Gaulle, ce qui est presque de la préhistoire, quand elle m'interrompt:

– Qu'est-ce que vous venez faire au Québec?

Je saute sur l'occasion.

– Je veux aller au Labrador.

– Il fait frouaid là-haut.